

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 38

Artikel: C'est une âme
Autor: Berthaud, Max
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187142>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ora se cé vin n'est pas bon, (bis)
 L'est la faute ao référandon, (bis)
 Que met lè libériaux
 Contrè lè radicaux,
 Po cein que l'ont pè Berna
 Décidà (bis)
 D'allumà 'na lanterna
 Que dâi no z'inspettà.

La *Gazetta* que n'ein vaò rein, (bis)
 Preteind que faut laissi lè dzein (bis)
 Tranquillo per tsi leu ;
 Et no dit que d'ailleu
 Cé nové *Secretévo*
 Fédérat (bis)
 Arà pe gros saléro
 Qu'on conseiller d'Etat.

Lo *Nouvelliste* dit : « Por mè, (bis)
 Tràovo que l'ont bin dào toupet (bis)
 Dè volliaï rebouilli
 Pertot dein lo pàys ;
 Ye faut laissi l'écoula
 Ao canton ». (bis)
 Et no met dein la boula
 Tot cé référandon.

La *Revue* repond : « L'est bon ! (bis)
 Vo m'einbètâ ; câisi-vo don ! (bis)
 Se cein va bin tsi no,
 N'est pas dinsè pertot.
 Lâi a dâi Jésuite
 Que faut frou ; (bis)
 Et faut 'na loi dè suite
 Por avâi dào repou. »

Mâ Bacchus que veillive ao gran, (bis)
 Et que volliaè fère on an (bis)
 Que ne sâi pas vouâis,
 S'ein est bin repintu
 Quand l'a vu cé grabudzo
 Per tsi no ; (bis)
 Et craque ! lo déludzo
 Est venu ao galo.

« Se pâovont pas mi s'accordâ, (bis)
 Tant pî por leu, se s'est peinsâ ; (bis)
 Se l'ont dào trào bon vin,
 Sè faront dào chagrin ;
 Kâ quand l'ont bu on verre,
 Cliâo Vaudois, (bis)
 Sont pî què dâi tonaire
 S'agit dè lè calmâ. »

Adon s'est de : « Por eimpatsi (bis)
 Que n'aulont trào sè remotsi, (bis)
 Lâo faut dào penatset
 Po lào cliourè lo bè. »
 L'est porquî la veneindze
 Fâ pedi (bis)
 Mâ foudra qu'on sè veindze
 Ein fifeint l'arabi.

C.-C. D.

C'est une âme.

Putney est un joli village qui s'étend sur la rive droite de la Tamise. C'est l'endroit le plus favorable pour assister à la lutte annuelle de Cambridge et d'Oxford.

On sait de quelle importance est en Angleterre cette course de bateaux. Dès le matin, toute la population de Londres et des environs est sur pied. La foule vient s'échelonner sur les deux rives du fleuve, au risque d'avoir les pieds baignés par la marée montante. Chacun porte les couleurs du parti pour lequel il parie, bleu foncé pour Oxford, bleu clair pour Cambridge. Les croisées, les terrasses, les cheminées et les toits sont couverts de curieux. Partout circulent les bouteilles de claret et de vin de champagne, les pâtisseries substantielles, les tranches de bœuf et de jambon, les verres de Porto et de Scherry. Des pavillons flottent sur toutes les embarcations, des drapeaux sur tous les cottages. C'est une fête nationale : au moment où s'ouvre la course, l'Angleterre est ivre.

Le docteur G. Barton s'était promptement mis à l'unison de l'ivresse nationale. Dans son joli cottage, un des plus jolis de Putney, tout enveloppé de lierre et de chèvrefeuilles bourgeonnants, il y avait en ce moment assez nombreuse compagnie de jolies femmes. La plus jolie était à coup sûr la femme du docteur, à moins que ce ne fut la troisième de ses sœurs ; elle en avait quinze. Cinq seulement étaient venues à la fête ; les autres étaient restées à la maison avec leur mère, ou s'étaient disséminées dans les maisons amies, sur les coteaux qui bordent la Tamise. Toujours est-il que, parmi ces cinq filles à marier, il y en avait une d'une éclatante beauté, de cette beauté anglaise qui ressemble si fort au bouton de rose, où à ces fruits savoureux qui sollicitent la soif à la fin de l'été.

Elle avait les yeux bleus, les lèvres rouges, le teint blanc, les cheveux blonds, ainsi qu'il convient à une belle Anglaise, mais tout cela était au plus haut degré de la perfection. Ce qui est plus rare, elle était bien faite, bien proportionnée ; une taille ronde, un buste élégant, les épaules bien dessinées, des bras longs, des doigts effilés, une démarche qui trahissait l'équilibre et l'heureux accord des membres inférieurs, et enfin les pieds, non pas les plus mignons, mais les mieux faits que l'on pût voir. Je les aperçus jusqu'à la cheville comme elle montait l'escalier et je ne pus me défendre de penser que chez une belle personne un pied solide est nécessaire. J'ai mes autorités : les statuaires de l'antiquité et les grands peintres de la Renaissance. Ce sont les cordonniers qui font les pieds mignons.

Quand je vis miss Jane au milieu de ses quatre sœurs, elle me fit l'effet d'un diamant entouré de perles. Je fus littéralement ébloui. La petite fille parut prendre goût à mon trouble et se plaire à l'augmenter. Elle me regarda en souriant, ce qui ajoutait encore à son éclat par l'éclat de ses dents, et me dit d'une voix caressante comme son regard.

— Ma sœur, — elle désignait la femme du docteur, — nous a chargées de nous occuper de vous. Venez.

Elle me prit tout familièrement par la main et me conduisit sur un large balcon où six sièges étaient préparés. Je m'assis au milieu de cet essaim de jeunes filles. Je ne ressemblais pas mal à un hanneton sur un bouquet de fleurs.

Alors commença la conversation.

Elle fut d'abord banale, comme il sied entre nouvelles connaissances et en si nombreuse compagnie ; puis elle prit un tour plus original. Miss Jane, aussi bien que ses sœurs, lisait beaucoup. Je ne saurais dire qu'elle eût l'esprit cultivé, mais elle était très au courant de toutes choses en littérature, même en littérature française. Elle connaissait tous les romans nouveaux beaucoup mieux que moi et ne laissait pas que de les lire, quoiqu'elle fût scannée des scènes qu'elle y rencontrait.

— Est-ce que vraiment toutes ces peintures sont fidèles ? me demanda-t-elle.

— N'en doutez pas, répondis-je un peu méchamment ; elles reproduisent assez exactement les mœurs de la France et aussi de l'Angleterre.

— Oh ! fit-elle avec un mouvement d'indignation ; jamais on n'a rien vu de pareil dans le Royaume-Uni.

— Alors, il faut brûler *Clarisse Harlowe*, jeter au panier *Jane Eyre*, *miss Aurore*, toutes œuvres de Wilkie Collins, de miss Bradon, de vingt autres encore, même *Ruth* de Mme Gaskel, car ce sont surtout les femmes qui chez vous se livrent à cette industrie assez lucrative du livre à scandale. Nous n'avons jamais fait mieux dans ce genre que l'histoire d'*Aurora Floyd*.

— Ils étaient mariés, murmura Jane en baissant la tête et en rougissant beaucoup, tandis que chez vous...

— Chez nous on ne se marie pas si aisément... avec le valet d'écurie de M. notre père. Je n'y puis découvrir un grand mal.

Miss Jane avait bonne envie de riposter, mais elle comprit qu'elle s'était embarquée sur une mer difficile. Elle aurait pu dire que les écrivains anglais ne se complaisent pas, comme les nôtres, à certains détails intimes qu'il vaudrait mieux cacher ; que le fond de leurs fables pourrait n'être pas beaucoup plus moral, mais que l'exposé était plus chaste... Il aurait fallu entrer dans le vif de la question, citer des passages, comparer même le langage ; elle hésita. L'éducation des filles en Angleterre permet beaucoup de liberté, mais cette liberté est plus apparente que réelle. Elle rencontre bien vite ses limites dans le *cant* et dans la législation. La législation abrite les jeunes Anglaises contre les hommes, le *cant* les protège contre elles-mêmes.

(A suivre.)

Les notes de musique. — La ville italienne d'Arrezzo, vient d'élever une statue à l'un de ses enfants, le moine Guido Monaco, inventeur des notes musicales.

Guido Monaco vivait vers l'an 1,000. Avant lui, l'écriture musicale n'était qu'un fouillis, au milieu de formules compliquées, tout-à-fait insuffisantes, et dans lequel il était à peu près impossible de se reconnaître. Dans la solitude de son monastère de Pomposa, Guido, beau chanteur, artiste comme on ne l'était alors qu'en Italie, chercha pendant de longues années le moyen de trouver l'expression simple et juste de la phrase musicale. Un jour, pendant qu'il fredonnait pour son propre compte l'hymne de la Saint-Jean, il eut tout à coup l'idée de détacher la première syllabe de chaque vers, en leur donnant une intonation ascendante :

Ut *queant laxis*
Resonare *fibris*
Mirà *gestorum*
Famuli *tuorum*
Solve *polluti*
Labi *rectum*.

Ut, Ré, Mi, Fa, Sol, La, étaient trouvés ; la découverte de la septième note, le Si, était réservée à un Français, nommé Le Maire, qui vivait vers la fin du XVII^e siècle.

Quoi qu'il en soit, l'acrostiche de Guido Monaco fut le point de départ de l'écriture musicale, telle qu'elle devait se perfectionner et qu'elle existe aujourd'hui.

Boutades.

Les journaux français s'amuse beaucoup d'une scène assez comique qui a eu lieu récemment au café Helder, à Paris.

Le capitaine T.... s'approche d'un consommateur qui lit les *Débats* :

— Monsieur, lui dit-il, quand vous aurez lu...

L'autre lève la tête, et gravement il conjugue :

— Je lis, tu lis, il lit, nous lisons, vous lisez, ils ou elles lisent.

Puis, il se replonge dans sa lecture.

— Pardon, fit le capitaine tout interloqué, c'est le journal que je vous demande...

— Je demande, continue l'autre, tu demandes, il demande, nous demandons, vous demandez, ils demandent.

Alors, le capitaine, se croyant l'objet d'une mystification, s'écrie d'un ton impérieux :

— Finissons, monsieur, le journal ?...

— Je finis, tu finis, il fi...

La troisième personne fut coupée en deux par une maîtresse giffle.

— Sortons, monsieur ! hurla le capitaine hors de lui.

Sans s'émouvoir, l'homme se leva et suivit son adversaire en murmurant :

— Je sors, tu sors, il sort, nous sortons, vous sortez, ils ou elles sortent !

On se battit, le lendemain, à l'épée, et le capitaine, après avoir piqué le monsieur au verbe dans le bras :

— Enfin, lui dit-il, m'expliquerez-vous ?...

— Aoh ! yes, ver y well ! fit le blessé.

Et l'un de ses témoins expliqua que son ami, jeune gentleman anglais, ne pouvant apprendre la langue française, avait reçu de son professeur la recommandation de conjuguer tous les verbes qu'il entendrait prononcer.

— Oh ! monsieur, dit le capitaine en lui serrant la main, que je regrette !...

— Aoh ! yes, poursuivit l'Anglais, je regrette, tu regrettes.....

Théâtre. — On nous annonce pour mercredi 27 courant, une représentation de la *Mascotte* opéra comique en 3 actes, donnée par une troupe française en passage, sous la direction de M. Leroy. Les acteurs, dit-on, sont excellents et la pièce fort amusante. Profitons de l'occasion.

La livraison de septembre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE contient les articles suivants :

Des progrès de l'économie nationale en suisse, 1848-1882, par M. Numa Droz. — Pauvre Marcel. — Nouvelle par M. T. Combe (seconde partie). — Les poètes américains. — Longfellow, par M. Léo Quesnel. — Corot à Montreux. — Une excursion d'artistes, par M. Armand Leleux. — Ludovic Arioste, d'après les biographes et les critiques récents, par M. Marc Monnier. (seconde et dernière partie). — Chronique parisienne. — Chronique italienne. — Chronique allemande. — Chronique anglaise. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve à Lausanne.

Papeterie L. MONNET

En-têtes de lettres ; — enveloppes avec raison de commerce ; — factures ; — cartes de visite ; — cartes de convocation, de bal, de banquet, etc. Copie de lettres, presse à copier, **encre nouvelle** à copier, de 1^{re} qualité. Assortiment de registres et autres fournitures de bureaux.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & C^{ie}